

heures ; je suis obligé de sortir, mais je vous laisserai en tête à tête avec le docteur. En dépit de son air magistral et pédant, c'est un homme de quelque esprit.

Au moment où elle achevait cette définition de l'homme de science, le docteur entra.

La jeune femme envoya un dernier sourire à Fernand et se retira.

— Vite, dit-elle en passant dans une autre pièce où elle trouva sa femme de chambre, viens m'habiller. Je veux voir comment cela me va, une robe de laine et un bonnet de cent sous...

Alors l'élégante jeune femme, passant dans un cabinet de toilette, y changea rapidement de costume et en ressortit vêtue en humble petite ouvrière des faubourgs : robe noire, petit châle tartan écriqué, bonnet plat dissimulant les boucles luxuriantes de la chevelure, brodequins de prunelle un peu éraillés, gants détricot aux mains et petit panier au bras.

— J'en tiens un ! murmura-t-elle alors en souriant, à l'âtre !

Et elle dit à sa femme de chambre :

— Va me chercher un fiacre.

— On ferait l'aumône à madame, s'écria la soubrette avec une muette admiration pour cette subite métamorphose.

Cinq minutes après, la jeune femme traversait un jardin dépouillé par l'hiver, trouvait à la grille de ce jardin une voiture, y montait et disait au cocher :

— Conduisez-moi place de la Bastille. Vous m'arrêterez au coin du faubourg Saint-Antoine.

Le fiacre partit... Où allait-elle ?

XV

Il est temps de renouer connaissance avec deux personnages du premier épisode de cette histoire.

Nous voulons parler de Cerise et de Léon Rolland.

On s'en souvient, la jolie fleuriste avait épousé l'heureux Léon le jour même où le comte Armand de Kergaz épousait mademoiselle de Balder.

Au moment où l'ouvrier ébéniste sortait de l'église, donnant le bras à sa jeune femme, M. de Kergaz s'était approché de lui.

— Mon ami, lui dit-il, je pars à l'instant même, et dans quelques heures je serai fort loin de Paris.

— Allez, monsieur le comte, répondit Rolland : je comprends que vous vouliez vivre un peu seul avec votre bonheur.

— Mais si je pars, dit le comte, je n'oublie pas que ce bonheur c'est vous parlez, c'est à vous et à votre belle et vertueuse jeune femme que je le dois, et je tiens à conserver votre bonne amitié pour mon retour.

— Ah ! monsieur le comte, s'écria Cerise, n'est-ce point un trop grand honneur pour nous ?

— Non, dit Armand, tous les nobles cœurs sont frères.

Et remettant une lettre à Léon :

— Pour vous prouver que je vous considère comme mon ami, je vais vous charger d'une mission... une mission importante, et que je crois digne de vous.

— Ah ! parlez, monsieur le comte, parlez, murmura Léon tout ému.

— Mes instructions sont contenues dans cette lettre, dit-il. Adieu... au revoir plutôt !

Et le comte passa, offrit la main à sa jeune femme, la fit monter dans sa chaise de poste qui attendait tout attelée à la porte de l'église, et l'équipage partit au grand trot, emportant, comme avait dit Léon, le bonheur sur ses coussins de soie.

Alors Léon Rolland brisa la volumineuse enveloppe que lui avait remise le comte.

Elle renfermait deux lettres.

L'une, dont la souscription était de la main de Jeanne, était à l'adresse de Cerise.

L'autre, écrite par le comte, était pour Léon Rolland, Léon ouvrit la sienne et lut :

“ Mon ami,

“ Si je me soustrais pour quelques mois à la tâche que je me suis imposée, c'est que j'ai la conviction profonde que je laisse à Paris des cœurs aussi dévoués que le mien à l'œuvre du bien que je poursuis, et que le vôtre est un de ceux qui me secondent énergiquement. Permettez-moi donc, mon ami, de vous charger d'une mission.

“ Il y a à Paris de long mois d'hiver, pendant lesquels le pain est cher et le bois encore plus, où de nombreuses familles vivent de l'insuffisant salaire de leur chef, salaire que souvent le manque d'argent réduit à néant. Vous avez été ouvrier, vous savez les misères, les douleurs et aussi les vertus de vos frères ; vous êtes donc celui que je choisis de préférer pour soulager ces misères, consoler ces douleurs, encourager ces vertus ignorées.

“ Vous étiez ouvrier, je vous fais patron. Allez vous établir au cœur du faubourg Saint-Antoine, ouvrez y un vaste atelier de menuiserie et d'ébénisterie, et occupez deux cents ouvriers. Donnez de préférence du travail à ceux qui seront pères de famille ; pour vos choix, consultez toujours votre cœur.

“ Je joins à ma lettre un bon sur mon banquier de cent mille francs pour vos frais d'installation, et je vous ouvre chez lui un crédit que votre expérience limitera.

“ ARMAND ”

La lettre que Jeanne de Balder écrivait à Cerise était ainsi conçue :

“ Ma chère Cerise.

“ Armand vient d'écrire à Léon sous mes yeux et m'a donné sa lettre à lire.

“ Moi aussi, j'ai une bonne et charitable idée, et puisque Léon est l'exécuteur de celle d'Armand, je veux vous charger de mettre la mienne en pratique.

“ Puisque Léon va ouvrir un vaste atelier pour hommes, pourquoi, ma chère Cerise, n'en dirigeriez-vous pas un destiné à des femmes, à des jeunes orphelines que le manque d'ouvrage, les tentations du luxe, les fascinations du vice pourraient éloigner du droit chemin, et qui n'auraient pas le courage de travailler douze ou quinze heures, comme vous l'avez fait longtemps, pour gagner un mince salaire ? Armand met à ma disposition cinquante mille francs et un crédit chez son banquier. Aussi, je vous laisse, en partant, mes pleins pouvoirs, et vous prie de me garder cette amitié dont vous m'avez déjà donné tant de preuves.

“ JEANNE. ”

Léon et Cerise, après avoir lu ces deux lettres, se regardèrent, et dans ce regard échangé ils se jugèrent d'exécuteurs les volontés de leurs bienfaiteurs.

Six mois après, au milieu du faubourg Saint-Antoine, les deux ateliers, qui occupaient à eux deux une vaste maison, se trouvaient en pleine activité.

Trois ans plus tard, Léon Rolland était un des fabricants du faubourg Saint-Antoine le plus en vogue et qui occupent le plus d'ouvriers, et Cerise se trouvait à la tête de vastes ateliers de confection où les orphelines et les mères chargées de famille trouvaient toujours de l'ouvrage à un prix plus élevé que partout ailleurs.

Or, précisément le jour même où la belle inconnue avait un moment quitté le chevet de Fernand blessé pour courir, déguisée en ouvrière, sur la place de la Bastille, le maître ébéniste était dans son magasin, vers onze heures du matin environ, occupé avec son contremaître et son caissier, dans une petite pièce convertie en bureau.

Un apprenti, qui rendait au patron quelques légers services domestiques, frappa discrètement à la porte, et, sur l'invitation de Léon, pénétra dans le bureau.